

HISTOIRE  
DE LA PHILOSOPHIE

Sous la direction de  
JEAN-FRANÇOIS PRADEAU

Préface

# HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE

Si y a bien au singulier, son unité se repose sur la permanence de quelques genres littéraires au cours des siècles. Les philosophes, depuis le VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. jusqu'à aujourd'hui, n'ont pas toujours dit la même chose. Le poème de Lucrèce, les aphorismes de Nietzsche, les dialogues de Platon ou les méditations de Wittgenstein ne furent pas rédigés dans la même langue, parce qu'ils n'étaient pas destinés à un même lectorat ou qu'ils n'avaient pas les mêmes objets.

En revanche, tous les objets de la tradition philosophique rencontrent, à leur façon, dans leur langue et avec les outils de leur temps, les mêmes questions. Des questions dont Michel Foucault a pu dire que la philosophie les « problématise », en y revenant sans cesse au gré de son histoire, en les reprenant à nouveaux frais pour se les donner comme des problèmes à résoudre autrement, selon les urgences, les exigences et les moyens de son époque.

Les cinquante-cinq volumes qui sont rassemblés ici chronologiquement sont de deux sortes, selon qu'ils présentent un philosophe et son œuvre, ou qu'ils examinent de manière synthétique le développement d'une question ou d'un savoir en présentant plusieurs auteurs et leurs œuvres.

ÉDITIONS DU SEUIL

27, rue Jacob, Paris VI<sup>e</sup>

# DE LA PHILOSOPHIE HISTOIRE

ISBN 978-2-02-085697-3

© Éditions du Seuil, octobre 2009

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.editionsduseuil.fr](http://www.editionsduseuil.fr)

## Préface

○ S'il y a bien une histoire de la philosophie, au singulier, son unité ne repose pourtant ni sur l'identité et la permanence des thèses ou des arguments, ni davantage sur la perpétuation d'un unique genre littéraire au cours des siècles. Les philosophes, depuis le VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. jusqu'à aujourd'hui, n'ont pas toujours dit la même chose. Le poème de Lucrèce, les aphorismes de Nietzsche, les dialogues de Platon ou les méditations de Wittgenstein ne furent pas rédigés dans la même langue, parce qu'ils n'étaient pas destinés à un même lectorat ou qu'ils n'avaient pas les mêmes objets.

○ En revanche, tous les objets de la tradition philosophique rencontrent, à leur façon, dans leur langue et avec les outils de leur temps, les mêmes questions. Des questions dont Michel Foucault a pu dire que la philosophie les « problématisait », en y revenant sans cesse au gré de son histoire, en les reprenant à nouveaux frais pour se les donner comme des problèmes à résoudre autrement, selon les urgences, les exigences et les moyens de son époque.

○ Les cinquante-cinq chapitres qui sont rassemblés ici chronologiquement sont de deux sortes, selon qu'ils présentent un philosophe et son œuvre, ou bien qu'ils examinent de manière synthétique le développement d'une question ou d'un savoir en présentant alors, dans un contexte historique donné, les œuvres de différents auteurs. Ces synthèses relèvent de l'histoire des idées, et plus exactement d'une histoire contextuelle des idées. Elles observent la manière dont la philosophie a pu répondre

Professeur de philosophie. Université de Pavie

Denis Vernant

Professeur de philosophie. Université de Grenoble – Pierre Mendès France

Wayne Waxman

Professeur de philosophie. Université Maynooth (Irlande)

Dominique Weber

Professeur agrégé de philosophie, Sceaux

Peter Welsen

Professeur de philosophie. Université de Trèves

Traducteurs

Camille Aynès : Baruch Spinoza.

Jean-Pierre Berthollet : Aristote, Les savoirs et les sciences dans la cité grecque, La philosophie impériale, Plotin, L'héritage de la philosophie grecque dans le christianisme grec et latin, René Descartes, Les Réformes, Friedrich Nietzsche.

Alexandra Michalewski : Arthur Schopenhauer, Søren Kierkegaard.

Jean-François Pradeau : La naissance de la philosophie, Le monde et le poème.

Olivier Renaut : Le stoïcisme, Damas et Bagdad, Averroès, David Hume, John Stuart Mill, Martin Heidegger et ses héritiers, Ludwig Wittgenstein.

# Table

Préface ..... I

La naissance de la philosophie, *Catherine Osborne* ..... 7

Platon, *Luc Brisson* ..... 31

Aristote, *Enrico Berti* ..... 47

Les savoirs et les sciences dans la cité grecque, *Mario Vegetti* ..... 67

L'atomisme ancien, *Pierre-Marie Morel* ..... 88

Le stoïcisme, *Brad Inwood* ..... 96

Le scepticisme antique, *Thomas Bénatouil* ..... 108

La philosophie impériale (1<sup>er</sup> siècle av. J.-C.-II<sup>e</sup> siècle apr. J.-C.), *Pierluigi Donini* ..... 116

Plotin, *Alessandro Linguisti* ..... 127

Le néoplatonisme de Proclus, *Carlos Steel* ..... 138

L'héritage de la philosophie grecque dans le christianisme antique grec et latin, *Salvatore Lilla* ..... 149

Damas et Bagdad, *Richard Taylor* ..... 162

Averroès/Ibn Rushd, *Richard Taylor* ..... 179

Philosophie politique et théologie au Moyen Âge, *Alain de Libera* ..... 187

Thomas d'Aquin, *Cyrille Michon* ..... 206

Jean Duns Scot, *Dominique Demange* ..... 212

Guillaume d'Ockham, *Joël Biard* ..... 218

Le monde et le poème, *Miguel Angel Granada* ..... 224

Thomas Hobbes, *Dominique Weber* ..... 244

René Descartes, *Emanuela Scribano* ..... 253

Les Réformes, *Luisa Simonutti* ..... 271

Blaise Pascal, <i>Christian Lazzeri</i> .....	290
Baruch Spinoza, <i>Paolo Cristofolini</i> .....	299
John Locke, <i>Laurent Jaffro</i> .....	312
Nicolas Malebranche, <i>Jean-Christophe Bardout</i> .....	323
La science de la nature humaine, <i>Frédéric Brahami</i> .....	331
Gottfried Wilhelm Leibniz, <i>Carole Maigné</i> .....	350
George Berkeley, <i>Richard Glauser</i> .....	364
La philosophie naturelle au XVII <sup>e</sup> siècle : Galilée, Huygens, Newton, <i>Fabien Chareix</i> .....	376
David Hume, <i>Wayne Waxman</i> .....	397
Jean-Jacques Rousseau, <i>Bruno Bernardi</i> .....	415
Emmanuel Kant, <i>Alain Renaut</i> .....	424
L'économie politique, <i>Arnaud Berthoud</i> .....	440
Iéna. Postkantisme et romantisme, <i>Jérôme Lèbre</i> .....	452
Georg Wilhelm Friedrich Hegel, <i>Jean-François Kervégan</i> ..	462
Arthur Schopenhauer, <i>Peter Welsen</i> .....	477
John Stuart Mill, <i>John Skorupski</i> .....	484
Søren Kierkegaard, <i>Rainer Turnher</i> .....	492
Friedrich Nietzsche, <i>Giuliano Campioni</i> .....	502
La science de la société, <i>Pierre-Yves Quiviger</i> .....	515
Edmund Husserl, <i>Rudolf Bernet</i> .....	534
L'empirisme philosophique français. Biran, Bergson, Deleuze, <i>Arnaud Bouaniche</i> .....	547
L'âme mise à nu. De la psychologie à la psychanalyse, <i>Jean-Marie Vaysse</i> .....	559
Martin Heidegger et ses héritiers, <i>Theodore Kisiel</i> .....	577
Ludwig Wittgenstein, <i>Peter Hacker</i> .....	593
Jean-Paul Sartre, <i>Philippe Cabestan</i> .....	607
Maurice Merleau-Ponty, <i>Étienne Bimbenet</i> .....	615
Recherches épistémologiques, <i>Denis Vernant</i> .....	623
Michel Foucault, <i>Frédéric Gros</i> .....	633
Philosophie politique : pouvoir et démocratie, <i>Catherine Colliot-Thélène</i> .....	643
Les philosophies du vivant, <i>Thierry Hoquet</i> .....	663
Neurosciences et recherches cognitives, <i>Pascal Engel</i> .....	678

contemporaine, <i>Jean-Marc Lévy-Leblond et Élie During</i> ...	689
Les étapes de la philosophie mathématique contemporaine, <i>Frédéric Patras</i> .....	710
<i>Indications bibliographiques</i> .....	729
<i>Index des noms</i> .....	767
<i>Index des notions</i> .....	779
<i>Les auteurs</i> .....	795

Éditions Gallimard et ses succursales en France et dans les pays francophones.

Ce livre a été imprimé dans les ateliers d'impression de la  
maison créée en partenariat avec l'Agence de l'Eau, l'ADEME (Agence  
de l'Environnement et de la Maîtrise de l'Énergie) et l'UNPC (Union  
nationale de l'Équipement et de la Communication).  
Le matériel imprimé est approuvé pour garantir :  
\* la suppression totale de l'utilisation de produits toxiques ;  
\* la sécurisation des procédés de production et de déchets dangereux ;  
\* la collecte et le traitement des produits dangereux.



RELIURE : POCHES / ÉDITIONS COMPLETES & COLLECTIVES / 170000  
UNIVERSITAIRE - INTERNATIONALE NOUVEAU DÉVELOPPEMENT  
TÉLÉPHONE : 01 40 10 00 00 / OCTOBRE 2009, N° 67697 (093004)  
MAISON DE LA LIBRAIRIE

## René Descartes

René Descartes naît le 31 décembre 1596 à La Haye (appelée aujourd'hui « Descartes »), en Touraine. Il étudie au collège des Jésuites à La Flèche entre 1606 et, semble-t-il, 1614 ; après avoir obtenu une licence en droit canonique et civil à l'université de Poitiers, il s'engage dans l'armée protestante de Maurice de Nassau, puis dans l'armée catholique du duc Maximilien de Bavière. Il s'installe en Hollande à partir de 1628 et commence à travailler à un traité de métaphysique qui n'est pas parvenu jusqu'à nous. Entre 1630 et 1633, il rédige *Le Monde* qu'il décidera de ne pas rendre public, effrayé par la condamnation de Galilée. En 1637, il publie le *Discours de la méthode* et, en 1641, les *Méditations métaphysiques* (*Meditationes de philosophia prima*). En 1644, voit le jour les *Principes de la philosophie* (*Principia philosophiae*), où il remet en ordre de façon systématique l'ensemble de ses idées. Il rejoint la Suède et l'entourage de la reine Christine en 1649, et publie *Les Passions de l'âme*. Il meurt à Stockholm le 11 février 1650, d'une pneumonie, selon les sources officielles.

La philosophie de René Descartes est dominée par le projet d'ancrer fermement la science sur un fondement qui pourrait légitimer la prétention à connaître le monde extérieur en toute vérité. Il est un partisan de la science nouvelle, qui privilégie les mathématiques comme instruments de connaissance des phénomènes naturels. À la différence d'autres savants et philosophes de son temps, mais en concordance avec Galilée, il prétend que les mathématiques décrivent le monde comme il est en réalité et pas

seulement tel qu'il apparaît à l'esprit humain ou comme la science parvient à l'interpréter. En cela, Descartes ne se borne pas à construire une méthodologie complexe à l'intention des sciences, il s'applique très tôt à leur donner un fondement métaphysique très élaboré : Dieu, l'âme et le rapport de l'âme et du corps font l'objet d'une vaste réflexion qui marquera les développements à venir de la philosophie moderne au moins aussi profondément que sa contribution scientifique.

### ***La méthode***

Descartes publie à l'âge de quarante ans son premier ouvrage, le plus célèbre d'entre tous : le *Discours de la méthode*. Mais ce n'est pas par celui-ci que Descartes espérait se présenter au monde des savants. Nous sommes en 1637, à un moment où le philosophe a renoncé à publier son traité de physique, *Le Monde ou traité de la lumière*. La condamnation de Galilée lui fait redouter un sort analogue dans la mesure où il confère à la théorie héliocentrique une place centrale. C'est pourquoi Descartes s'est décidé à ne faire éditer qu'une partie de sa production scientifique, sous la forme de trois essais : *La Dioptrique*, *Les Météores* et *La Géométrie*. En préambule à ceux-ci, il a délibérément placé le *Discours*, un essai autobiographique qui lui permet d'illustrer la méthode qu'il a lui-même suivie pour « chercher la vérité dans les sciences ». Parler de la démarche qui conduit à la science plutôt que des résultats de celle-ci n'est pas le projet initial de Descartes, mais c'est le biais que lui imposent l'époque et les tracasseries de la censure.

Descartes estime que les règles de la méthode décrivent le processus naturel de l'esprit exerçant son activité cognitive, ainsi qu'en témoignent notamment les mathématiques : et comme elles bénéficient du statut de sciences exactes, elles sont en mesure de mettre en lumière les procédés de recherche permettant d'atteindre la vérité. La connaissance véritable, comme l'attestent les mathématiques, doit partir de prémisses évidentes

par elles-mêmes, et en déduire des conséquences certaines au moyen de procédures qu'on peut contrôler en permanence. À ces deux moments de certitude propres aux démonstrations mathématiques correspondent deux fonctions de l'intellect : l'intuition, grâce à laquelle on saisit les vérités évidentes par elles-mêmes, et la déduction, qui permet d'avancer des prémisses aux conséquences, progressivement, selon une succession de passages dont chacun est évident de façon intrinsèque. Dans la mesure où la déduction se ramène à une suite de passages intuitifs, c'est en fin de compte sur l'intuition que repose la justesse du raisonnement.

Dans le *Discours*, Descartes résume les règles méthodologiques – déjà énumérées dans son traité inachevé des *Règles pour la direction de l'esprit* (*Regulae ad directionem ingenii*) – en quatre préceptes. Le premier principe commande qu'on se garde de toute précipitation et de toute prévention et qu'on ne tienne pour vrai que ce qui ne peut être mis en doute. L'exclusion de tout ce qui n'est que probable se manifeste clairement : ou la connaissance est vraie, ou elle est fautive. La seconde règle, appelée « règle de l'analyse », recommande de ramener les questions compliquées à leurs éléments simples et consiste à résoudre un problème en le traitant degré par degré et selon un mouvement allant vers l'amont et remontant jusqu'à atteindre un terme impossible à réduire. C'est sur l'analyse que Descartes fonde sa conviction qu'il est possible d'élaborer une *mathesis universalis*, autrement dit une science des rapports traitant toute quantité possible. Le troisième précepte préconise de construire des séries déductives où toute proposition est précédée par la proposition qui est nécessaire et suffisante pour permettre de l'en déduire. La quatrième règle exige de vérifier que la division en éléments simples et la suite de déductions sont complètes, c'est-à-dire qu'aucun chaînon de la démonstration n'a été oublié. Elle a pour but d'annuler les erreurs de la mémoire et de maîtriser tout l'enchaînement du raisonnement. Il s'agit de donner à un ensemble de connaissances complexes cette évidence immédiate qui n'appartient qu'à l'intuition et qui, du point de vue de la

méthode, est la seule garantie de vérité. Nous verrons que cette garantie méthodologique révélera ses insuffisances dans le domaine de la métaphysique.

### ***La nouvelle science. Du monde à l'homme***

Descartes expose sa conception de la physique, radicalement opposée à celle d'Aristote, à trois reprises : une première fois dans *Le Monde*, puis dans la cinquième partie du *Discours de la méthode*, enfin dans les *Principes de la philosophie*, publiés en 1644. Il pense que la physique aristotélicienne décrit le monde comme le ferait un enfant, convaincu que ses sens expriment la réalité exacte des choses. Pour éloigner cette vision naïve et anthropomorphe du monde, il est nécessaire d'interroger la théorie de la connaissance sur laquelle elle s'appuie, caractérisée par la confiance en la connaissance sensible. C'est pourquoi *Le Monde* commence en réfutant la thèse selon laquelle les perceptions ne peuvent représenter le monde extérieur que parce qu'elles sont semblables aux caractéristiques réelles des corps. De même que les sons du langage n'ont rien de commun avec les concepts qu'ils expriment et ne leur sont liés que par le choix arbitraire des hommes, de même la nature a établi une relation entre les mouvements qui affectent le corps lorsqu'il est modifié par des corps extérieurs et des idées qui n'ont aucune ressemblance ni avec ces modifications ni avec les corps extérieurs qui les ont suscitées. La chaleur, le froid, les couleurs, les sons, les saveurs, ne sont que dans l'esprit du sujet qui les perçoit. Pour accéder à l'essence des corps, nous devons abandonner les données transmises par la sensibilité et nous en remettre aux idées innées des mathématiques. Elles nous révèlent que rien n'appartient au monde extérieur, à l'exception de l'étendue tridimensionnelle, illimitée, divisible à l'infini et dépourvue de mouvement. Comme la matière n'est définie que par l'espace tridimensionnel qu'elle occupe, l'idée de vide est une contradiction et ne peut se concevoir : ce serait une étendue privée d'étendue.



Dans *Le Monde*, Descartes invite à suivre la genèse d'une réalité imaginaire créée à partir d'une matière étendue à l'infini. Au premier instant de la création, Dieu divise la matière en plusieurs parties et y impulse divers mouvements, obéissant à des lois. Selon la première, un corps reste fixe ou conserve son mouvement tant que le choc d'un autre objet n'est pas venu modifier son état ; selon la deuxième loi, le mouvement total des deux corps est conservé dans cette collision, même s'il est réparti différemment. L'univers, tel que nous le voyons aujourd'hui, n'a pu se former que grâce à des chocs entre les corps obéissant aux lois du mouvement.

Descartes explique les trois lois de la physique par l'immutabilité et la simplicité de Dieu : il ne serait ni immuable ni simple s'il modifiait la quantité de mouvement ou s'il lui donnait une direction différente de la ligne droite. Comme on le voit, l'explication des lois de la nature est entièrement *a priori*. L'expérimentation et, de façon générale, l'expérience, ont pour fonction de déterminer quelles hypothèses sont compatibles avec les principes premiers de la science de la nature. En opposition au modèle aristotélicien, la physique se fonde sur des bases contraires à l'empirisme : l'épistémologie cartésienne est fondée sur le refus de la valeur cognitive de la perception sensible. Descartes s'oppose également à Aristote par son rejet du finalisme, par sa conception d'un monde indéfini, par son refus des formes substantielles et, en dernier lieu, par l'explication du mouvement grâce à la loi d'inertie, qui contredit le principe aristotélicien selon lequel les corps tendent au repos.

Dans la cinquième partie du *Discours*, Descartes expose sa conception de la physiologie. Pour expliquer la vie et la multiplication des organismes, il n'est pas nécessaire de faire appel, comme le faisaient les aristotéliciens, à une âme végétative gouvernant la croissance, la nutrition et la reproduction, et à une âme sensible contrôlant la perception, les appétits sensuels et le mouvement animal. Tous les phénomènes vitaux peuvent être expliqués par des mécanismes corporels ; l'âme n'est donc pas nécessaire à la vie. Ce que l'âme apporte, lorsqu'elle est présente,

c'est la conscience qui accompagne certains phénomènes physiques. De même que l'instrument de musique ne se connaît pas et n'entend pas les sons qu'il produit, le corps ne se connaît pas et ne perçoit pas ses propres mouvements. Cette analyse complexe de la physiologie des organismes vivants donne également ses fondements à la théorie selon laquelle les animaux pourraient ne pas avoir d'âme et faire tout ce qu'ils font sans jamais en prendre conscience. En somme, ils pourraient n'être que des machines.

### *La métaphysique*

La méthode cartésienne montre la voie qui conduit aux idées « claires et distinctes » ; « claires », car elles sont présentes dans un esprit qui réfléchit avec attention, et « distinctes » car elles n'attribuent à l'objet connu que ce qui lui est propre. L'esprit humain considère de telles idées comme absolument certaines. Cependant, se référer à des idées de cette sorte ne suffit pas pour légitimer la prétention de la science physique à décrire le réel. Cette légitimité ne peut trouver de fondement sûr que dans une autre science, la métaphysique. La traduction française des *Principes de la philosophie*, de 1647, est accompagnée d'une longue lettre à l'auteur de la traduction, l'abbé Claude Picot, dans laquelle Descartes reprend la vieille métaphore de l'arbre des sciences dont les racines sont la métaphysique, le tronc la physique et les branches la médecine, la mécanique et la morale. Dans cet arbre, la métaphysique joue un rôle fondateur pour la physique, qui peut être ramené à deux doctrines essentielles : d'une part l'existence et la véracité de Dieu, d'autre part la distinction du corps et de l'esprit. La première doctrine est nécessaire pour garantir la vérité des idées claires et distinctes, et par conséquent, pour assurer que la science mathématique et la physique décrivent véritablement la réalité du monde ; la deuxième doctrine permet de justifier la théorie de la connaissance, grâce à laquelle l'essence des choses est connue indépendamment de l'expérience, à travers les idées innées de l'esprit.

Descartes présente sa métaphysique dans quatre ouvrages distincts et sur une période d'environ quinze ans : une première fois dans un traité, rédigé en latin en 1629, qui ne nous est pas parvenu ; ensuite, dans la quatrième partie du *Discours de la méthode*, puis dans les *Méditations métaphysiques* parues en 1641 ; enfin, dans la première partie des *Principes de la philosophie*. Mais c'est à sa correspondance qu'il confie une de ses conceptions métaphysiques les plus originales : celle que l'on appelle la théorie de la libre création des vérités éternelles, selon laquelle les vérités nécessaires concernant les mathématiques et l'essence des choses dépendent de la libre décision divine, et où il est affirmé que Dieu, s'il l'avait voulu, aurait pu instaurer une logique dans laquelle ces vérités ne seraient pas telles. La thèse est formulée pour la première fois dans la lettre du 15 avril 1630 adressée à Marin Mersenne, un frère de l'ordre des Minimes, en relation avec presque tous les savants de son temps, avec qui Descartes a correspondu régulièrement après son installation en Hollande. Il continuera à développer cette thèse dans des courriers ultérieurs adressés à Mersenne et à d'autres interlocuteurs. Toutefois, dans les œuvres publiées, cette doctrine n'apparaît qu'incidemment, en réponse aux objections adressées aux *Méditations*, et Descartes ne l'utilisera pas explicitement dans l'exposé des doctrines qui occupent ses traités de métaphysique.

### ***Du doute au moi***

La recherche métaphysique cartésienne commence par la volonté de mettre en doute systématiquement toutes les certitudes acceptées jusque-là ; par ailleurs, cette recherche invite à ne considérer comme vrai que ce qui résiste à l'exercice exhaustif du doute. Le doute cartésien, à l'inverse du doute sceptique, a pour finalité la conquête de la vérité ou de la certitude. Ce que Descartes remet en cause, c'est tout le bagage théorique de l'homme de culture moyenne, imprégné de notions classiques et de philosophie aristotélicienne. Ainsi qu'il le déclare dans le résumé pré-

cédant les *Méditations*, le doute porte principalement sur les choses matérielles. Ce sont elles qui doivent faire l'objet d'un savoir parfait. Les connaissances ordinaires qui les concernent relèvent toutes d'un principe empiriste, selon lequel toutes nos connaissances proviennent des sens. La validité de cette opinion est remise en question par deux sortes d'arguments : l'infidélité des sens, qui conduit à douter de la correspondance entre images mentales et monde extérieur, et l'impossibilité de distinguer avec certitude la veille du sommeil, qui rend incertaine l'existence même du monde extérieur et de son propre corps. Pourtant, les opérations mathématiques résistent au doute, étant donné que la vérité mathématique ne dépend pas de cette existence. La question se pose alors de savoir si ce privilège, comme les *Règles* paraissent le montrer, justifie de leur donner un rôle fondateur pour la science. À cet égard, il est certain que les mathématiques présentent une caractéristique prometteuse : il est impossible de penser le contraire du résultat d'une opération mathématique simple. Pourtant, il est possible de trouver un argument susceptible de menacer les mathématiques elles-mêmes : en effet, si Dieu est tout-puissant, comme l'estime la tradition chrétienne, il peut avoir doté l'homme d'une nature telle qu'elle se trompe même dans les vérités les plus simples et les plus évidentes. Ainsi, les opérations mathématiques sembleraient-elles nécessairement vraies pour un esprit humain, tandis qu'elles seraient fausses pour Dieu. Et si l'hypothèse que Dieu a doté ses créatures d'une nature incapable d'atteindre la vérité peut paraître indigne de la bonté de Dieu, on peut la remplacer par la figure d'un malin génie très puissant qui, lui tendant des pièges, pousse l'homme à l'erreur.

La philosophie scolastique, lorsqu'il s'agissait d'analyser la puissance divine, avait souvent posé la question de savoir si Dieu pouvait faire que l'esprit humain accepte une proposition fausse. C'est d'ailleurs dans ce contexte qu'il faut lire le doute cartésien : le but que Descartes cherche à atteindre est de garantir que la connaissance humaine peut prétendre à la vérité, malgré l'omnipotence divine. Il s'oppose en ce sens à tous les théologiens qui

jugeaient la science humaine provisoire ou hypothétique, arguant de l'écart entre l'infinité de Dieu et le caractère fini et donc imparfait des hommes ; seul Dieu connaît la réalité des choses, l'homme ne peut saisir que leur apparence. Au contraire, Descartes – comme Galilée – compte sur la science pour décrire la nature véritable du monde. C'est pourquoi il est nécessaire de s'engager dans l'étude des questions métaphysiques et d'examiner si la toute-puissance divine et la vérité de la science peuvent coexister.

### ***Le cogito et la nature du moi***

Dans ce vide de certitude que crée le doute, Descartes pose la première pierre de la reconstruction de la science : le doute ne peut concerner la condition qui permet de douter, à savoir l'existence du moi qui doute. *Ego cogito, ergo sum* (« je pense, donc je suis »), est la première certitude que Descartes acquiert ; elle servira de fondement à la construction théorique à venir. Le caractère de principe premier que Descartes entend réserver au *cogito* est également établi par la technique argumentative qui permet de le poser comme certain : comme c'était le cas des principes premiers aristotéliens, il est impossible qu'il soit démontré, mais sa vérité est établie par le fait que toute tentative de le réfuter, aboutit de fait à le réaffirmer : si je pense que je n'existe pas, j'existe ; si je suis trompé par un être très puissant et rusé, j'existe.

Prenant appui sur la certitude acquise de l'existence du moi, Descartes s'engage ensuite dans la recherche de sa nature. La certitude d'exister ne dépend que de la pensée. Si je cessais de penser, je ne pourrais plus être sûr d'exister ; au contraire, je peux nier avoir un corps et rester certain d'exister. La pensée seule (avec ses différentes modalités : douter, concevoir, affirmer, vouloir, imaginer, sentir) est inséparable du moi. L'assurance que la pensée appartient à ma nature est tout autant indubitable que l'existence du moi : l'hypothèse même que mon créateur

emploie toute sa puissance pour m'abuser la confirme au lieu de la détruire. Par conséquent, la pensée constitue l'attribut essentiel du moi, le seul qui permette de le connaître comme une chose existante. Le moi, conclut Descartes, est donc une substance dont la nature est constituée par la pensée.

Encore une fois, nous nous trouvons devant une prise de position opposée à la doctrine d'Aristote. Selon ce philosophe, tout ce que nous savons de l'esprit résulte de la réflexion sur les actes par lesquels l'esprit connaît les corps. Au contraire, Descartes soutient que la connaissance que l'esprit a de lui-même est indépendante de celle du monde extérieur. Il soutient même que les corps ne sont connus que par des idées qui ne proviennent pas des corps. Descartes le démontre par une expérience théorique ayant pour objet la connaissance d'un morceau de cire : les caractéristiques perçues par les sens ne permettent pas de connaître la nature véritable de ce corps, étant donné qu'elles peuvent changer, comme cela se produit lorsque la cire fond sous l'effet de la chaleur et que nous jugeons néanmoins que nous nous trouvons en présence du même morceau de cire, appréhendée auparavant comme froide et dure. Comme ce jugement n'est pas légitimé par l'expérience de nos sens, il ne peut résulter que de l'intervention de l'esprit qui connaît le corps à travers une idée d'origine non empirique et le décrit par ses propriétés géométriques et cinétiques, qui se conservent même dans le changement. Ainsi les idées intellectuelles rendent-elles possibles jusqu'aux jugements fondés sur l'expérience. Il s'agit d'un véritable renversement de l'empirisme : même les jugements fondés sur l'expérience seraient impossibles sans référence à des idées d'origine non empirique.

### ***L'existence de Dieu***

L'affirmation indiscutable du *cogito* ne suffit pas pour poser les fondements de la science : toutes les autres idées claires et distinctes, et en premier lieu celles des mathématiques, restent sous

la menace d'un Dieu trompeur. Toutefois, étant donné que l'existence du sujet qui pense est la seule vérité qui échappe à l'hypothèse du Dieu trompeur, c'est à l'intérieur même de la pensée et à partir d'elle que l'on devra rechercher la vérité et essayer de reprendre possession du monde. Ainsi la démonstration de l'existence de Dieu et du fait qu'il ne saurait être trompeur, prémisses indispensables à la fiabilité du savoir humain, devra partir de l'existence du moi pensant et des contenus de la pensée, c'est-à-dire des idées. Les trois preuves de l'existence de Dieu établies par Descartes supposent en effet comme prémisse l'idée de Dieu.

Dans la première preuve, Descartes distingue, dans l'idée, l'acte de la pensée dont l'esprit est conscient et ce que l'idée représente, qu'il appelle la « réalité objective » de l'idée. Il emploie ici une expression scolastique, par opposition à la réalité que les choses possèdent en elles-mêmes, indépendamment du fait d'être objet de la pensée, réalité qu'il qualifie de « formelle ». Descartes affirme que la réalité objective a une cause possédant une réalité formelle. En effet, l'idée, définie comme simple modification de la pensée, ne pourra jamais rendre compte de la diversité des contenus de ses représentations et donc, il faut chercher la cause de la réalité objective de l'idée elle-même dans la réalité formelle des objets représentés. Jusqu'ici, nous ne sommes certains de la réalité formelle que d'une seule chose, à savoir le moi, c'est-à-dire la substance pensante. En tant que substance finie, le moi pourrait être la cause de la réalité objective de toute idée, à l'exception de l'idée de Dieu, idée d'une substance infinie et infiniment parfaite. En effet, la réalité objective de l'idée de Dieu excède la réalité formelle du moi ; il en résulte que le principe de causalité, selon lequel l'effet ne peut avoir plus de réalité que la cause, serait transgressé si le moi était la cause de l'idée de Dieu. Donc, seul Dieu peut avoir causé l'idée de Dieu et, dès l'instant que l'esprit possède vraiment l'idée de Dieu, Dieu existe.

Cette preuve ne tient que si l'on suppose que l'on a une idée de Dieu positive et ne découlant de rien. Si la pensée de Thomas

d'Aquin est juste – on ne peut avoir de l'infini qu'une idée négative qui découle de la négation du fini –, alors l'idée de Dieu peut découler de l'idée de n'importe quel être fini et être produite par le moi. Descartes n'hésite pas à renverser les présupposés de la théologie thomiste : ce n'est pas l'idée de l'infini qui dérive de celle du fini, mais, au contraire, c'est l'idée du fini qui dérive de celle de l'infini. On doit donc considérer l'idée de l'infini comme une idée originelle et positive, plus claire et plus distincte même que les autres idées, même si l'infini ne peut pas être compris (c'est-à-dire connu dans toutes ses implications) mais seulement conçu (autrement dit défini, à juste titre, comme étant ce qui n'a pas de limite). On peut d'ailleurs dire la même chose de tout ce qui est infini, et les mathématiques enseignent que le fait que l'infini reste incompréhensible n'empêche pas sa connaissance. Descartes avait bien saisi que dans sa philosophie, la métaphysique précède la physique ; nous savons maintenant pourquoi : c'est parce que ses principes fondateurs, et en premier lieu l'idée de Dieu, ne proviennent de rien d'autre.

Conscient du caractère inédit de la première preuve, Descartes en élabore une deuxième aussitôt après, où il recherche la cause du seul effet fini dont nous connaissions l'existence : le moi doté de l'idée de Dieu. Cette cause ne peut être qu'un être qui porte en lui-même le principe de son existence et, pour cette raison, est en mesure de se donner toutes les qualités que l'idée de Dieu contient.

La troisième preuve découle de la définition de Dieu comme être infiniment parfait ; elle suppose comme prémisse mineure que l'existence est une perfection et elle en déduit nécessairement que Dieu existe. Si quelqu'un niait l'existence de Dieu, il serait amené à se contredire car il nierait la définition même de Dieu. Il s'agit d'une preuve *a priori*, à l'inverse des deux preuves précédentes qui, toutes deux, partaient des effets. Kant qualifiera cet argument d'« ontologique » puisque Descartes suppose comme prémisse majeure la définition de l'essence de Dieu.

Les preuves de l'existence de Dieu ont comme résultat de rendre impossible l'hypothèse d'un Dieu trompeur qui m'aurait



donné une nature disposée à l'erreur. Dieu existe et il est véridique. La science humaine n'est plus menacée de fausseté.

On a accusé Descartes d'être tombé dans un cercle vicieux en démontrant l'existence de Dieu et en assurant grâce à cette existence la vérité des idées claires et distinctes. L'accusation peut être formulée ainsi : il est fait appel à Dieu pour garantir les idées claires et distinctes, mais la démonstration de l'existence de Dieu s'effectue au moyen des idées claires et distinctes, et donc toute la démonstration est circulaire car ce qui fonde devrait à son tour se voir fondé. Descartes a répondu à cette critique en faisant une distinction entre les axiomes, dont il est impossible de douter, et les démonstrations qui en découlent ; de telles démonstrations ne peuvent être mises en doute que lorsque leurs étapes ne sont plus présentes à l'esprit. Néanmoins, les résultats des démonstrations peuvent être contestés si l'on a des raisons valables pour en douter. À supposer que toutes ces raisons aient été éliminées grâce à des méthodes appropriées et conduites avec des idées claires et distinctes, comme lorsque l'on a démontré que Dieu existe et qu'il n'est pas trompeur, alors il n'est plus possible de justifier raisonnablement le doute sur ce qui nous semble évident, et encore moins sur la preuve même de l'existence de Dieu. Toute tentative pour fournir une raison de douter valable se heurtera à la certitude désormais acquise que Dieu existe et qu'il n'est pas trompeur. L'hypothèse que la science est une imposture absolue n'est inquiétante que pour autant que l'on puisse la soutenir par des arguments et des suppositions réellement concevables, comme c'était le cas lorsque l'on n'était pas parvenu à une idée claire et distincte de Dieu et qu'on pouvait le penser comme un Dieu trompeur. Un doute qui serait motivé par des raisons en accord avec toutes les convictions acquises au moyen de procédures rationnellement contrôlables serait tout simplement insensé.

### *Les idées et le monde*

Les mathématiques sont l'exemple par excellence de connaissances claires et distinctes et sont exclusivement constituées d'idées innées. Descartes fonde son opposition à l'empirisme aristotélicien en revenant nettement au platonisme et en reprenant sa théorie des idées. Pour distinguer les idées innées, il souligne que ces idées, à la différence de celles qui proviennent des sens (idées adventices), se présentent à l'esprit de façon volontaire et il précise que leur contenu, à l'inverse des idées résultant de l'imagination laissée à son libre cours (idées factices), s'impose à l'esprit d'une façon telle qu'il ne peut être modifié et qu'il est nécessaire. Descartes insiste en particulier sur la résistance du contenu des idées innées à toute tentative de manipulation que l'esprit humain voudrait opérer. Les vérités des mathématiques ne sont pas des inventions, mais des découvertes de l'homme ; d'ailleurs, le fait que dans ce domaine les progrès se font pas à pas l'atteste également. La passivité même de l'esprit à l'égard du contenu des idées innées indique clairement que ce qui leur correspond se trouve en dehors de l'esprit et qu'il s'agit de l'essence des choses, immuable et éternelle. Voilà pourquoi Descartes reprend la définition classique de la vérité comprise comme adéquation de la pensée et de la chose. En effet, les raisonnements mathématiques sont vrais parce qu'ils décrivent de façon adéquate les réalités auxquelles ils se rapportent, à savoir les éléments constitutifs essentiels, immuables et éternels des mathématiques et de la géométrie. Ainsi il est clair que la véracité divine, associée à la théorie des idées innées, garantit que la science décrit bien la structure réelle du monde.

Si les idées adventices n'ont aucune légitimité à nous informer sur la nature même du monde extérieur, c'est néanmoins à elles que Descartes attribue la fonction importante de démontrer son existence. En effet, elles incitent irrésistiblement à penser que ce monde extérieur les a suscitées. Or, si les corps n'existaient pas, Dieu serait trompeur, étant donné qu'il n'a doté l'homme

d'aucun instrument pour corriger cette forte propension. Il faut néanmoins remarquer que Descartes ne tentera de démontrer l'existence du monde qu'une fois connue sa nature et grâce aux idées innées. On peut dire que le projet de s'opposer à l'empirisme est ainsi parachevé : il est possible de connaître la structure du monde même sans savoir si ce monde existe vraiment.

### *L'âme et le corps*

La connaissance de la nature de l'âme, acquise indépendamment de la connaissance des corps (et même du corps de chacun), est la prémisse du dualisme cartésien. Puisque l'âme et le corps sont conçus indépendamment l'un de l'autre, ils constituent deux substances distinctes. Ceci n'exclut pas que Dieu ait décidé de les unir d'une façon telle qu'ils ne soient jamais séparés l'un de l'autre ; mais comme Dieu peut toujours accomplir ce qui se conçoit clairement et distinctement, l'âme et le corps peuvent toujours être dissociés par l'omnipotence divine. Le fait que l'âme et le corps soient deux substances distinctes donne à la doctrine des idées innées son fondement anthropologique : puisque l'âme est une substance indépendante du corps, elle peut être dotée d'idées qui ne passent pas par le corps.

Bien que les deux entités soient séparées, une liaison étroite les réunit et en fait une combinaison unique. En ressentant le plaisir et la douleur, l'âme perçoit le corps auquel elle est liée comme un corps différent de tous les autres, comme *son* corps. Descartes ouvre ainsi une voie nouvelle, entre le modèle aristotélicien et le modèle platonicien. Pour Aristote, l'âme et le corps forment une seule substance, tandis que, pour Platon, ce sont deux substances distinctes, le corps abritant l'âme et la retenant prisonnière. Descartes cherche à élaborer une théorie qui concilie les deux modèles. Platon a raison lorsqu'il estime que l'âme et le corps sont deux substances distinctes ; toutefois seule une union telle qu'Aristote l'imagine, où âme et corps forment un tout, est susceptible de rendre compte du fait que l'âme est le siège des idées claires et dis-

tinctes mais aussi celui des idées confuses et obscures, dans le cas où le message mécanique transmis par le corps extérieur est déformé par l'âme et trouve sa traduction en caractéristiques qui n'ont aucun rapport avec la réalité extérieure. En effet, si la liaison n'était pas de cette nature, nous n'aurions que des idées claires et distinctes et nous ne commettrions aucune erreur. L'union de l'âme et du corps, qualifiée de substantielle par Descartes, constitue un inconvénient grave pour l'homme. Il en va évidemment ainsi d'un point de vue cognitif, mais c'est le contraire qui a lieu d'un point de vue pratique. Les sensations donnent des informations déformées sur le monde extérieur, mais susceptibles d'être corrigées, alors que, normalement, elles donnent des informations justes sur ce qui est utile ou nuisible à l'ensemble âme-corps. La finalité de l'union étroite entre le corps et l'âme ne sert qu'au domaine pratique et l'homme se trompe quand il utilise aux fins de la connaissance des informations qui lui ont été données pour mieux guider sa vie (et qui n'ont en elles-mêmes aucune finalité spéculative). La distinction réelle et l'union substantielle du corps et de l'âme sont bien deux thèses opposées, et néanmoins on ne peut écarter ni l'une ni l'autre, car la première est garantie par la raison et la deuxième est une donnée indubitable de l'expérience intérieure, et comme telle garantie par Dieu.

### ***La morale et les passions***

L'intention cartésienne d'élaborer une morale scientifique avait été annoncée dès le *Discours*. Toutefois, à ce moment là, la tâche avait semblé difficile et Descartes s'en était tenu à indiquer une morale « par provision » pouvant servir de guide dans la vie dans l'attente de l'élaboration de la morale définitive. La morale provisoire comporte trois maximes et une règle de vie : la première maxime prescrit d'obéir aux lois et aux coutumes de son pays, d'en observer la religion et de s'en tenir pour le reste aux opinions communes les plus modérées ; la deuxième prescrit d'avoir des opinions personnelles énergiques et fermes, dès l'instant que l'on a

décidé de les assumer ; la troisième propose d'adapter nos désirs à ce qui est réellement en notre pouvoir, et seules nos pensées sont dans ce cas, tout le reste échappant largement à notre contrôle. Cette dernière maxime montre clairement l'influence du stoïcisme sur Descartes. À ces trois maximes, Descartes ajoutait la décision de confirmer son choix de vie, c'est-à-dire de cultiver sa raison suivant les règles de sa méthode.

Descartes a écrit ses lettres sur la morale entre 1643 et 1649 ; les destinataires principaux en sont Élisabeth, fille de Frédéric V, Pierre Chanut, ambassadeur de la maison royale de Suède, et Christine de Suède. Le but de l'homme est la béatitude, qui consiste en une satisfaction intérieure à bien distinguer du bonheur, car des gens bien servis par le hasard ou par la fortune peuvent aussi y trouver du bonheur. Au contraire, on parvient à la béatitude lorsqu'on limite son désir aux choses qui dépendent de nous, telles que la vertu ou la sagesse. Dans la lettre à Élisabeth du 21 juillet 1645, Descartes explique qu'il sera possible d'atteindre cette satisfaction intérieure en observant les trois préceptes déjà indiqués dans le *Discours*, auxquels il ajoute quelques modifications importantes. Contrairement à ce qui était énoncé dans le *Discours*, la connaissance du bien conduite par la raison est désormais évoquée. En effet, l'exercice de la vertu est rendu possible par la connaissance de certaines idées : en l'occurrence, celle de l'existence d'un Dieu dont tout dépend, transformation chrétienne du destin stoïcien, celle de la distinction du corps et de l'âme qui empêche de craindre la mort, celle de l'immensité de l'univers qui relativise l'importance de l'homme en son sein et, enfin, le sentiment de faire partie de la communauté où l'on vit, aussi bien que du monde tout entier.

Les derniers travaux de Descartes sont consacrés à l'étude des passions. L'ouvrage *Les Passions de l'âme* a été publié en 1649 ; Descartes veut étudier scientifiquement les passions, sans visées rhétoriques ni moralistes, projet que reprendra par la suite Spinoza. Les passions sont des émotions que le mouvement des esprits animaux suscite dans l'âme ; toutes les passions considérées en elles-mêmes sont bonnes et utiles ; on peut même dire

qu'une vie sans passions serait une vie misérable et sans plaisirs. De fait, rien n'est plus éloigné de l'attitude de Descartes que le projet stoïcien d'éliminer les passions. Néanmoins, elles doivent être dominées et leurs excès contrôlés. Mais, s'opposant encore une fois à la doctrine stoïcienne, Descartes soutient que le contrôle des excès d'émotion ne peut résulter d'un affrontement direct entre la raison et les passions, parce que le mouvement physiologique dont elles découlent ne peut être combattu que par un mouvement identique et contraire. Et donc, si la raison veut dominer les passions par des arguments solides et certains, elle devra susciter des passions contraires à celles qu'on veut ne pas éprouver, par une réflexion sur les pensées qui sont habituellement liées à la passion que l'on désire ressentir. La raison peut en outre exploiter le caractère arbitraire de la relation entre l'âme et le corps. En général, les pensées de l'esprit sont liées aux mouvements corporels du fait d'un choix librement opéré par Dieu, de la même façon que les mots sont liés arbitrairement à leurs significations. C'est en exploitant le caractère arbitraire de cette relation que l'esprit, guidé par l'habitude et l'expérience, pourra chercher à relier les mouvements corporels à des pensées différentes de celles auxquelles la nature les avait reliés à l'origine et obtenir, par exemple, qu'on réagisse avec hardiesse devant un ennemi au lieu d'avoir peur. Ce dressage des passions, semblable à celui qui permet de créer une seconde nature chez un chien de chasse, fait de l'homme l'artisan de sa propre nature. Descartes laisse apparaître ici le lien profond qui le relie à la culture de la Renaissance et son attachement à l'idée que le meilleur de l'homme est lié à l'exercice de sa liberté, qui en fait un être rempli de qualités et capable d'assumer la nature dont il décide lui-même de se doter. D'ailleurs, pour Descartes, l'homme vertueux est guidé par une passion qui est également une vertu, la générosité : elle consiste à juger par soi-même de ce qui a une valeur véritable, ce qui, pour lui, est le seul usage correct du libre arbitre, le reste étant l'œuvre du destin.